ruthe, die mit verstärktem wurzelvokal auch auf eine wurzel radh zurückführen, deren schwächung skr. ṛdh ist. Ist daher in ῥαδα, wie ich nicht zweifle, ein dem ahd. ruota gleiches substantiv zu erkennen, so ist der zweite theil des wortes leicht durch skr. manth schütteln, schwingen zu erklären, um so mehr als dieselbe wurzel auch im griechischen μανϑάνω erhalten ist; die erste zusammenstellung beider gehört dem herrn B. v. Eckstein (recherches historiques sur l'humanité primitive p. 9) und die vermittlung ihrer begriffe ist in der bedeutung rauben (vgl. pramâtha raub, Προμηϑεύς und über die entwicklung von rauben aus schütteln vgl. 3. 430. scacan quatere und skâhari, schächer, latro, und von derselben wurzel geschick, geschickt, geschicklichkeit) gegeben, so daſs das lernen zunächst ein an sich reiſsen, sich aneignen ist. Wenn demnach auch für das ältere griechisch die bedeutung schütteln, schwingen für μανϑάνω höchst wahrscheinlich ist, so erklärt sich Ῥαδαμάνϑυς ungezwungen als der gertenschwinger; wie wir an den obigen beispielen sehen eine passende bezeichnung für den richtenden könig, welcher die schaaren der abgeschiedenen lenkt.

A. Kuhn.

De quelques noms du cygne et de l'oie.

L'ancien nom germanique de ce noble oiseau, en anglosaxon ylfet, ylfete, ylfette (Boxhorn. Dict.), en scandinave âlft (Biörn.) en anc. haut allemand albiz, elbiz, alpiz (Graff), est resté jusqu'à présent sans étymologie satisfaisante. On a pensé tour à tour au latin albus, et au nom de l'Elbe, Alba, commun à plusieurs rivières de l'Allemagne. La première explication n'est pas soutenable, mais la seconde qui donnerait à albiz le sens d'oiseau de rivière, se présente d'une manière d'autant plus spécieuse qu'elle semble appuyée par les langues slaves. Dans l'an-

cien slave, en effet, le nom du cygne est lebed' (Miklos. rad. slov.) ou labud' (Kopitar. gloss.), en russe lebed', en polonais łebędź, en bohémien labut', en illyrien labut, etc.; et comme les Slaves appellent l'Elbe, Labe, il était naturel de voir, dans cette concordance une confirmation de l'étymologie allemande. L'ingénieux Pott lui-même a cherché à rendre compte de la terminaison slave -ud, en recourant à la racine sanscrite und de sorte que lab-ud' signifierait: auf der Elbe schwimmend.

Quelque curieuse que soit cette double coincidence du nom de l'oiseau et de celui du fleuve, elle ne parait due qu'au hasard. Elle se trouve, en effet, ébranlée déjà par le lithuanien gulbẽ, letton gulbis, qui évidemment appartiennent au même groupe, et dont le g initial serait inexplicable dans l'hypothèse à-dessus.

Déjà avant d'avoir reconnu l'origine véritable de ce nom, j'aurais soupçonné dans l'anglo-saxon yl-fete, un composé avec le nom du pied, fót, plur. fét, plus ou moins corrompu dans le biz, pour fiz, fuz, de l'ancien haut allemand, et le bed', bud', pour ped', pud', du slave; mais le yl, al, la, le, restait obscur même en rétablissant la gutturale perdue du lithuanien gul. Le sanscrit n'offre que peu de noms du cygne à côté de hañsa, qui désigne aussi l'oie*), mais ce dernier oiseau, qui est tout semblable, a une très riche synonymie. Or en cherchant s'il ne s'y trouverait point quelque terme composé avec le nom du pied, je suis tombé bientôt sur jâlapâd, qui a le pied réticulé, de jâla filet et de pâd. J'ignore si ce terme, que donne Wilson dans son dictionnaire, a été rencontré dans les textes comme un nom de l'oie ou du cygne, mais on voit dans l'Hitopadêça (Liv. IV. fab. 12. pag. 127 édit. Schlegel) que le chef des grenouilles est appelé jâlapâda, épithète qui convient aussi bien à l'amphibie qu'à l'oiseau.

Dès lors la lumière se fait immédiate et complète sur

*) Mânasâlaya, mânasâukas le cygne sauvage qui habite le lac Mânasa; et mṛdugamanâ, qui se meut doucement, nom commun au cygne et à l'oie.

les formes divergentes des noms européens. Les teimes germaniques ont perdu le j initial, et ylfet, albiz, (pour cylfet, chalfiz) ne représentent plus que âlapâd; le slave lebed', a sacrifié la première syllabe et n'a conservé que lapâd; enfin le lithuanien gulbẽ a laissé tomber la dentale finale, et répond à jâlapâ. — Ces mutilations en divers sens sont un exemple curieux et intéressant des altérations subies par les composés polysyllabiques antérieurs à la dispersion de la race arienne, et comme ces composés sont assez rares, ce nom du cygne est à tous égards digne de remarque.

Aux analogies déjà citées, il faut ajouter l'arménien garab, cygne qui se rapproche le plus du lithuanien gulbẽ; et peut-être aussi l'irlandais gall (pour galb?) que donne O'Reilly pour le cygne et le coq également. Ce nom aurait alors, suivant l'un ou l'autre sens, deux origines distinctes, dont l'une coinciderait avec celle du latin gallus, et l'autre avec le sanscrit jâlapâd. Comme le nom de l'oie, hañsa, s'est répandu, par transmission, très au loin dans toute l'Asie, on peut soupçonner plus qu'une rencontre fortuite entre jâlapâd, et le nom mongol du cygne galò, galùn, gülen etc. suivant les dialectes, raccourci de moitié, comme l'est peut-être l'irlandais gall.

Cette concordance remarquable entre les dénominations des deux oiseaux, doit encourager à chercher, dans la nomenclature sanscrite de l'oie, d'autres analogies avec les noms européens du cygne. C'est ainsi que varalâ, ou vâralâ, me parait expliquer fort bien le latin olor, avec contraction de va en o et interversion des deux liquides. Le cymriques alarch, cornique elerch, semble se lier à une forme augmentée valaraka. La signification du mot sanscrit est obscure, car l'étymologie indiquée par Wilson, de vâra, troupe, vol, devient douteuse déjà par le fait que ce nom désigne aussi la guêpe, dont les habitudes sont plutôt solitaires. On ne saurait d'ailleurs séparer varalâ, de

varaṭa, vâraṭa, l'oie mâle, le jars, varaṭî (fem.) l'oie femelle et la guêpe (cette dernière aussi varola et vareṇa). Ici encore l'explication donnée par Wilson (vâr, eau + aṭ aller) ne peut guère s'appliquer à la guêpe. Nous sommes donc reduits, pour ces formes diverses à la racine vṛ, dont les significations très générales, eligere, tegere, sustentare, arcere, laissent un champ trop vaste aux conjectures. La moins improbable, c'est que varaṭa désigne le jars comme le défenseur naturel du troupeau d'oies, et la guêpe, comme se défendant elle-même avec son aiguillon.

Quoiqu'il en soit, je trouve dans varaṭa l'origine du bas-breton garz, d'où provient le français jars. Garz est pour gwarz, le gw initial perdant souvent le w. Le cymrique gwart, qui y répond, n'a que le sens général de celui qui garde (cf. gaël. feart, cura, attentio) et il est à remarquer que ceci nous ramène à la racine vṛ par les verbes cymriques gwara, gwared, gwartu, gwarddu, tegere, defendere, arcere, etc.

Le grec κύκνος, me semble se lier aussi au nom sanscrit d'une espèce d'oie, kôka, anas casarca, the ruddy goose. Ce nom, qui désigne en même temps la grenouille, est sûrement une onomatopée. Benfey me parait donc chercher inutilement une étymologie trop ingénieuse, en voyant dans κύκνος un composé exclamatif dans le genre de karava, corvus, et qui signifierait: quel chanteur! (de r. kvan, kuṇ, sonare), par allusion à la croyance au chant du cygne*).

Il y a été conduit par une conjecture de Grimm (d. gr. II. 989) que huon, gallina pourrait provenir de huohan, en dépit du gothique hana, gallus, d'une racine perdue hanan, hôn, canere (ibid. 42). Mais si hana, comme cela est très probable, signifie chanteur, il est difficile d'admettre la perte d'une seconde gutturale, en présence,

*) Gr. wl. II. 63.

non-seulement du latin cano, mais des racines sanscrites, kaṇ, kuṇ, caṇ etc., et, avec l'hypothèse de Grimm, tombe le rapprochement de Benfey entre huohan et κύκνος.

L'origine purement imitative de ce nom ne saurait guère être mise en doute, car le cri habituel du cygne est précisement, kouk! kouk!; aussi se reproduit-il dans plusieurs noms étrangers aux langues indo-européennes, comme le syriaque kôkô, cygne et pélican, le turc kughu, le toungous. gâg, etc. Il faut ajouter le persan cûcah, cygne, comme intermédiaire entre kôka et κύκνος.

Encore une conjecture sur l'origine d'ἐλέφας.

En dépit de toutes les étymologies proposées, l'origine du nom homérique de l'ivoire, qui a passé à l'éléphant, est encore fort incertaine. Ma dérivation de âiravata*) n'a pas trouvé faveur aux yeux des maîtres. Pott, dont je regrette de n'avoir pu me procurer l'article inséré dans le journal de Hoefer, la combat par des raisons qu'approuve Lassen (Ind. a. k. nachträge p. LXI), et Diefenbach (Goth. wb.) la trouve gewagt. En présence de cette triple condamnation, j'aurais mauvaise grâce à insister, et je suis prêt à la retirer, à condition que mon savant et spirituel contradicteur consente à renoncer aussi à son boeuf indien, qui me semble moins acceptable encore, soit pour le fonds, soit pour la forme. L'analogie du tibétain lang, qui désigne également le boeuf et l'éléphant, ne prouve rien tant qu'on ne connait pas le sens etymologique de ce nom. Si lang, par exemple, signifiait primitivement: un gros animal, on comprendrait son application au boeuf et à l'éléphant, tandisque eleph hindi, boeuf indien, suppose une confusion peu probable entre deux qua-

*) Journ. Asiat. Sér. IV. t. II.